

## RACHETEZ LE TEMPS.

Rachetez le temps ; car les jours sont mauvais.

(EPHÉSIENS, V, 46.)

Les jours sont mauvais ! Ne vous l'avaient-ils pas dit avant notre texte, les souvenirs qui se pressent aujourd'hui dans vos cœurs ? Il y a quelque chose de bien sérieux et de bien saisissant dans ce jour, qui se trouve être à la fois un dimanche, un dimanche de communion, le dernier jour de l'année, et de quelle année ! Qui d'entre nous, en jetant un regard en arrière sur les douze mois qui viennent de s'envoler, ne trouvera pas au fond de son cœur un écho pour cette déclaration solennelle et triste : les jours sont mauvais ! Cette sentence du Saint-Esprit, vraie du temps de l'apôtre, est applicable dans tous les temps, mais surtout dans le nôtre ; et il n'est pas nécessaire, pour la justifier, de remonter bien loin dans notre vie : il suffit de regarder à l'année qui va finir. Cette année

qui va nous échapper pour jamais, dont la dernière heure aura bientôt sonné, et dont nous célébrons en quelque sorte aujourd'hui le service funèbre, elle descend au tombeau en emportant avec elle, dans les plis de son linceul, bien des douleurs, bien des péchés, bien des espérances trompées, bien des agitations, hélas! bien du sang aussi et bien des larmes. Venez avec moi, mes frères, donner un regard à ce passé si douloureux; interrogez vos souvenirs de l'année, et voyez combien de choses, dans cette nouvelle période de notre vie que nous accomplissons aujourd'hui, nous donnent lieu de répéter avec l'apôtre: les jours sont mauvais!

Les jours sont mauvais, avant tout, à cause du péché. Le péché, c'est la première de nos misères, celle d'où dérivent toutes les autres, celle qui devrait peser sur notre âme comme notre plus douloureux fardeau. Qui d'entre nous, dans le courant de l'année qui va finir, n'a senti plus ou moins amèrement le triste esclavage du péché? qui ne trouvera dans ses souvenirs de cette année des moments, des heures, des jours peut-être qu'il voudrait pouvoir effacer de sa vie! que nous sommes restés loin d'accomplir les résolutions saintes que nous avons formées en la commençant! que d'actions, que de paroles, que de pensées surtout contraires à la charité, à l'humilité, à la pureté, à toutes ces vertus excellentes dont Christ nous a laissé le modèle, et sans lesquelles nous ne

pouvons pas être ses disciples ! que d'imperfections et de souillures même dans nos œuvres les meilleures , même dans nos méditations religieuses , même dans notre culte et dans nos prières ! N'est-ce pas une chose profondément triste que nous ne puissions pas sortir de cette année sans y laisser derrière nous tant de péchés ? et cela ne suffirait-il pas pour nous faire dire avec l'apôtre : les jours sont mauvais !

Ils sont mauvais aussi à cause de nos deuils de famille, et du départ des objets de nos affections. C'est dans un jour comme celui-ci que nous nous rappelons avec douleur ce que nous avons souffert à cet égard, ce que nous souffrons encore. Combien n'en est-il point parmi nous qui, en comptant autour d'eux les têtes qui leur sont chères , n'arrivent plus au nombre accoutumé ; qui trouvent une place vide à la table de famille, une place qui ne sera plus jamais remplie dans leur vie terrestre, et qui ne le sera pas non plus dans leur cœur ! On leur disait peut-être au commencement : le temps adoucira , et finira par effacer votre douleur : mais les jours ont beau succéder aux jours , et les mois aux mois , la plaie de notre cœur est toujours ouverte ; et il suffit de la circonstance la plus légère qui rappelle le souvenir d'un être bien-aimé , il suffit de la vue du moindre objet qui lui ait appartenu , fût-ce d'un jouet d'enfant , pour réveiller dans notre cœur tout un monde de joies perdues et de douleurs qui nous suivront jusqu'au tombeau. Qu'i-

riez-vous faire auprès d'une telle épreuve avec des consolations terrestres ? ne voyez-vous pas que vous n'y pouvez rien , et que ce n'est pas chez les hommes ni sur la terre que se trouve le remède à un si grand mal ? Laissez-nous verser des larmes au souvenir de ceux que nous avons perdus ; laissez les Rachel pleurer leurs enfants , et les Naomi pleurer leurs époux , sans vouloir de consolations terrestres puisqu'elles ne doivent plus les revoir sur la terre ; laissez-les répéter avec l'apôtre , dans leur profonde et inexprimable douleur : les jours sont mauvais !

A côté de ces sujets de tristesse généraux , qui se retrouvent dans tous les temps , il en est d'autres qui sont propres à notre époque , et qui marquent à jamais dans l'histoire , comme d'un sceau néfaste , l'année qui va finir <sup>1</sup>. Que de choses n'y aurait-il pas à dire sur ce sujet ! mais que pourrais-je dire que vous ne connaissiez déjà , et que vos souvenirs ne vous rappellent avec plus de force que mes paroles ? Il existe trois grandes calamités qui tombent de temps à autre sur les nations ; et l'année où l'une d'elles se

<sup>1</sup> Bien que les développements qui suivent se rapportent à des circonstances particulières , nous avons cru devoir les conserver. Outre que les épreuves dont nous parlons peuvent se reproduire , en tout ou en partie , il est bon de garder le souvenir des douleurs passées , ne fût-ce que pour bénir Dieu qui nous en a délivrés. Dans la première édition de ce sermon , prêché d'abord en 1848 , ces développements étaient remplacés par d'autres considérations , relatives aux évènements de l'époque.

rencontre est déclarée une année mauvaise : c'est la guerre, l'épidémie et la famine. Eh bien ! par un concours inouï de circonstances malheureuses, ces trois fléaux se sont rencontrés à la fois dans l'année qui va finir.

Nous avons eu sinon la famine, du moins la disette, du moins un renchérissement général et constamment progressif de toutes les choses nécessaires à la vie ; et cela dans le temps même où les ressources des classes ouvrières étaient diminuées, et souvent supprimées, par la langueur des affaires et le ralentissement du travail. Le pain est arrivé à un prix tel, que bien des ouvriers ne peuvent pas s'en procurer dans la mesure de leurs besoins ; le vin, qui aurait pu suppléer jusqu'à un certain point à la privation des aliments substantiels, a manqué en même temps que le blé ; un mal mystérieux, qui reporte la pensée sur les prophéties bibliques, a frappé les produits de la terre et amoindrit partout les récoltes ; et il est trop vrai de dire aujourd'hui qu'un grand nombre de nos semblables ne peuvent pas manger à leur faim.

A cette première calamité Dieu a voulu ajouter les ravages d'une épidémie, déjà connue dans quelques-unes des années précédentes, mais qui cette année a pris un caractère d'universalité, auquel rien ne peut être comparé dans le passé. Vous vous rappelez ces temps de frayeur et de deuil, dont on peut dire à

peine qu'ils sont passés, car nous y touchons encore. En vain les populations effrayées fuyaient loin des villes : elles retrouvaient l'épidémie dans les campagnes; en vain on sortait de France, on la retrouvait sur tous les points de l'Europe. Du nord au midi, et de l'occident à l'orient, l'ange de l'Eternel a promené, il promène encore son glaive exterminateur.

Mais les deux fléaux précédents, qui nous viennent directement de Dieu, me semblent peu de chose auprès du troisième, qui provient de la volonté humaine. Après une paix européenne de quarante ans, on a vu la guerre se rallumer avec toutes ses calamités sur notre malheureux continent. Où trouverai-je des paroles assez vives pour exprimer l'horreur que m'inspire la guerre, cette chose exécrationnelle, ce mot infernal qui a la puissance de renverser dans l'esprit des hommes toutes les notions du bien et du mal? Rappelez-vous seulement le prix qu'on attache, en temps ordinaire, à la vie d'un homme, d'un seul homme, et tous les sacrifices qu'on n'hésite pas à faire pour la conserver. Qu'un homme tombe malade, aussitôt on appellera le médecin le plus habile, on emploiera les remèdes les plus efficaces, on veillera jour et nuit à son chevet pour arracher une proie à la mort. Qu'un homme soit enseveli vivant dans des travaux souterrains, comme cela n'arrive que trop souvent, aussitôt on voit accourir toute une population pour travailler à sa délivrance. On travaille le

jour et la nuit; on n'épargne ni l'argent, ni le temps, ni la fatigue; il se trouve toujours des hommes généreux qui n'hésitent pas à exposer leur propre vie pour la chance incertaine d'en sauver une autre; et ceux-là même qui ne prennent point part aux travaux les suivent avec une anxiété douloureuse, avides de toutes les nouvelles qui peuvent jeter le moindre espoir sur le sort du malheureux prisonnier. Personne ne demande si ce malheureux est français, ou anglais, ou allemand, ou de quelque autre nation: c'est un homme: c'en est assez pour justifier tous les efforts et tous les sacrifices. Cela est bien, cela est beau, cela est grand: c'est la traduction sensible de cette vérité morale, qu'une seule vie d'homme a plus de valeur que les trésors du monde entier. Eh bien! dès le moment que cet affreux mot de guerre a été prononcé entre deux peuples, dès-lors, par un épouvantable renversement des notions morales, la vie des hommes n'est plus comptée pour rien; dès-lors, contraste horrible! on se propose pour but, non plus de sauver les hommes mais de les tuer, d'en tuer le plus possible dans un temps donné. Dès-lors le génie de l'homme s'étudie à inventer, non plus des moyens de salut pour l'humanité, mais des instruments de mort; et ces machines à tuer, qui suivent dans leur développement les progrès généraux de l'industrie, sont arrivées aujourd'hui à un degré de perfection tel, qu'elles ne laissent vraiment plus rien à désirer comme puissance de

destruction. Ce n'est plus par centaines, c'est par milliers qu'il faut compter les hommes qui périssent victimes d'un engagement de quelques heures. Les journaux vous raconteront froidement qu'à Inkermann quinze à vingt mille victimes humaines ont été immolées dans un jour, comme ils vous racontaient la veille qu'à Ecully on est parvenu, après vingt-trois jours de travaux incessants, à délivrer de sa tombe anticipée un malheureux puisatier. Un tel contraste ne vous serre-t-il pas le cœur ? Et si nous voulions essayer d'évaluer le nombre total des hommes auxquels la guerre a coûté la vie depuis que les hostilités ont éclaté en orient, c'est par cent mille qu'il faudrait compter ! Vous avez beau nous dire que la guerre est une nécessité politique : si vraiment un pareil mal est nécessaire, s'il est nécessaire que des frères s'égorgent mutuellement, le mal n'en est que plus horrible. Vous avez beau jeter sur ces flots de sang, pour les couvrir et les cacher à nos yeux, les palmes de la gloire et les lauriers de l'honneur national ; vous avez beau étouffer, sous les fanfares de la victoire, les plaintes des mourants et les gémissements des veuves : j'entends d'ici les cris d'angoisse de mes frères qui tombent loin de la patrie, moissonnés à la fleur de l'âge dans les champs glacés de la Crimée ; mon cœur saigne de douleur à la pensée de ce nombre immense de veuves et d'orphelins qui le deviennent, non pas du fait de Dieu, mais du fait de la volonté humaine ; et je répète avec

l'apôtre, en contemplant les malheurs de notre époque, mais surtout les maux de la guerre : les jours sont mauvais !

Il serait facile, mes frères, de m'étendre plus longuement, de m'appesantir plus douloureusement sur ce triste tableau : mais j'en ai dit assez pour justifier la déclaration de mon texte, pour vous faire sentir que nous ne pouvons pas rester indifférents dans les jours où Dieu nous fait vivre ; et j'ai hâte, après vous avoir affligés par le spectacle de nos misères, de mettre sur votre conscience la conclusion qu'en tire l'apôtre : « rachetez le temps. » C'est là le vrai but de ce discours, et ce qui pourra seul lui donner quelque utilité. Si les jours sont mauvais, que ferons-nous ? faudra-t-il nous laisser dominer par la tristesse, fléchir sous le poids du découragement, nous abandonner à une lâche et molle inaction ? Telle pourrait être la conclusion de notre cœur naturel : mais celle de l'apôtre est tout opposée. Il veut que nous rachetions, à force de zèle et de foi, tout ce qu'il y a de mauvais dans les jours où nous sommes, et que nous transformions ainsi le mal en bien. Il dépend de nous de rendre bons ces jours qui sont mauvais : mauvais à l'égard de la vie présente, ils peuvent devenir bons à l'égard de la vie éternelle, et c'est aux enfants de Dieu qu'il appartient de les rendre bons. Il y a une admirable énergie dans cette expression de l'apôtre :

« rachetez le temps, » ce temps qu'il déclare être mauvais. Il faut le racheter, c'est-à-dire, il faut réparer tout ce qu'il y a de regrettable dans le temps actuel; bien plus, il faut revenir en quelque sorte sur le passé, pour le ressusciter en le transformant. « Toutes choses sont à vous, » dit ailleurs le même apôtre aux enfants de Dieu, « soit le présent, soit l'avenir, soit même, » chose étrange ! « le passé. » C'est-à-dire, toutes choses peuvent et doivent tourner à votre bien. Oui le passé même qui n'est plus, ce passé que vous regrettez à juste titre, dans un certain sens vous appartient encore : il n'est pas une seule des misères dont j'ai parlé qui ne puisse être rachetée, dont les conséquences funestes ne puissent être effacées par la foi du chrétien, et qui ne puisse devenir pour lui une source de bénédictions éternelles.

J'ai nommé d'abord la plus grave de toutes nos misères, le péché. A l'égard du péché dont le fardeau pèse si tristement sur notre âme, nous pouvons et nous devons racheter le temps. Il faut le racheter d'abord à l'égard de la condamnation du péché, ou plutôt cette rédemption est là tout accomplie, il ne reste qu'à nous l'appliquer par la repentance et par la foi. Il faut nous plonger tout de nouveau, au commencement d'une année nouvelle, dans cette « source ouverte à la maison de David pour le péché et pour la souillure, » qui jaillit du pied de la croix de Golgo-

tha. Il faut nous placer sous l'aspersion de ce sang qui des veines de Christ a coulé sur une terre frappée de malédiction pour la vivifier et la bénir ; ce sang auquel nous communions à la table sacrée ; ce sang en dehors duquel il n'y aura jamais de pardon pour un seul pécheur ; ce sang qui peut seul abreuver notre conscience altérée d'expiation ! Cette rédemption-là, je le répète, a déjà été accomplie ; la source de l'expiation est ouverte pour tous les pécheurs et pour tous les temps : il dépend de nous d'en approcher, d'y puiser à toute heure abondamment par le moyen de la foi.

Mais il faut aussi racheter le temps à l'égard de la souillure du péché. Il faut, et c'est là le plus difficile, c'est là ce qui nous manque le plus, il faut mettre enfin la main à l'œuvre pour accomplir cette tâche si grande et si belle, qui est le but essentiel de la vie, et que nous n'avons peut-être pas encore abordé sérieusement : la sanctification. Sont-ils nombreux parmi nous ceux qui savent par expérience ce que signifient ces fortes expressions de l'Écriture : « crucifier la chair et ses convoitises ; » « couper et jeter loin de soi le membre qui nous fait tomber dans le péché ; » « se revêtir de toutes les armes de Dieu pour repousser les traits enflammés du malin ; » « présenter son corps à Dieu en sacrifice vivant et saint ; » « se purifier comme Jésus-Christ lui-même est pur ; » « devenir saint comme Dieu est saint et parfait comme notre

père céleste est parfait ? » Mes frères, pour racheter le temps dans cette nouvelle année où vous allez entrer, pour effacer un passé regrettable par un avenir béni, apprenez à combattre le péché et à poursuivre la sainteté ; apprenez à vivre d'une vie de prière, de renoncement et de sacrifice, d'une vie séparée du monde et unie à Christ ; exercez-vous à ce combat quelquefois violent et douloureux à la chair, mais toujours accompagné d'une paix céleste et d'une joie ineffable, au prix duquel il nous faut conquérir le royaume des cieux, et sans lequel personne ne verra le Seigneur. Tout en implorant constamment cette grâce divine sans laquelle vous ne pouvez rien, veillez attentivement, non-seulement sur vos actions, mais sur vos paroles ; non-seulement sur vos paroles, mais sur vos pensées. Etudiez les péchés vers lesquels vous êtes le plus facilement entraînés par l'effet de votre caractère ou de votre position, pour vous mettre plus particulièrement en garde contre ces péchés-là. Si vous êtes portés à l'irritation, si vous avez de la peine à pardonner une offense, ayez sans cesse devant les yeux, ou plutôt dans le cœur, l'exemple de Jésus ; de ce Jésus qui, lorsqu'on lui disait des injures, n'en rendait point, et qui, pendant qu'on le clouait sur la croix, priait en disant : « mon père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Si vous êtes portés à l'orgueil, pénétrez-vous de votre petitesse, ou pour mieux dire de votre néant ; rappe-

lez-vous que « vous n'avez rien que vous ne l'avez reçu, » et que « si quelqu'un pense être quelque chose, il se séduit lui-même ; » considérez tant de péchés dans lesquels vous tombez chaque jour, tant de pensées mauvaises qui vous couvriraient de confusion si elles étaient dévoilées devant les hommes comme elles le sont devant Dieu. Si vous êtes portés vers ces « passions charnelles qui font la guerre à l'âme, » « traitez durement votre corps et le tenez assujetti ; » fuyez avec soin tous les objets de tentation, et sachez renoncer, s'il le faut, même à des plaisirs légitimes, de peur qu'ils ne nous entraînent à des jouissances coupables. En un mot veillez, priez, combattez, soyez sobres, et rachetez le temps en travaillant sans cesse à effacer de votre cœur toutes les souillures du péché.

Les misères qui sont propres à notre époque, celles qui tiennent aux circonstances politiques et sociales, nous engagent également, chacune à sa manière, à racheter le temps, en faisant sortir le bien de l'avenir des maux du passé ou du présent.

Ces épidémies que le Seigneur nous envoie dans sa justice, et qu'il éloigne ensuite dans sa bonté, nous rappellent à la vigilance, et nous crient de nous préparer à l'éternité. Si le fléau nous a épargnés cette fois encore, ce n'est pas pour que nous retournions à la vanité de nos pensées, et que nous continuions à nous amasser des trésors sur la terre ; prenons garde,

en ne mettant pas à profit cette visitation du Seigneur, que nous ne l'obligions à nous visiter de nouveau !

La guerre avec ses calamités nous rappelle au devoir de soulager ceux qui souffrent, de consoler les affligés, de prier pour les mourants; elle nous rappelle aussi qu'il faut travailler, chacun selon nos moyens, à répandre dans le monde les principes de cet évangile de paix, qui doit un jour mettre un terme à ces luttes fratricides entre les nations; elle nous rappelle qu'il faut hâter, par nos prières et par nos efforts, la venue de ces temps bénis annoncés dans la prophétie, où l'Éternel « fera cesser les guerres jusqu'aux extrémités du monde, » et où s'accomplira dans toute son étendue cette magnifique promesse qui a salué la naissance du sauveur : « paix sur la terre ! »

La misère des classes pauvres, aujourd'hui si générale et si profonde, est encore une voix qui nous crie de racheter le temps, et de réparer le mal en apportant plus de zèle et d'abnégation dans l'exercice de la charité. Quand la charité fut-elle plus nécessaire que de nos jours? et quand pourriez-vous trouver plus d'occasions de la pratiquer? quand verrez-vous davantage de ces pauvres qui sont auprès de vous les représentants du Seigneur, et dont il dit qu'il tiendra pour fait à lui-même le bien que vous leur ferez en son nom? quel meilleur usage pour-

riez-vous faire du superflu de vos biens terrestres, quel meilleur placement pourriez-vous trouver pour ce superflu, que de le « prêter à l'Éternel » en en faisant part à ceux qui manquent du nécessaire ? « Jette ton pain sur la surface des eaux, » vous dit le Seigneur : « avec le temps tu le retrouveras. Fais en part à sept, et même à huit : car tu ne sais pas quel mal viendra sur la terre. » Ah ! loin de nous, dans un temps comme celui-ci, l'idée de fermer notre main et notre cœur, de nous livrer aux froids calculs de l'avarice, et d'amasser des biens au-delà de nos besoins ! Économies fidèles de ces biens que Dieu nous a confiés, donnons-lui libéralement ce qu'il nous demande, ou plutôt rendons-lui avec joie ce qui lui appartient, dans la personne de ses enfants malheureux.

Enfin il faut racheter le temps à l'égard de nos deuils de famille, de la mort des objets de nos affections. Cette dernière assertion vous étonne peut-être. Quoi ! direz-vous, pouvons-nous à cet égard revenir sur le passé, et retrouver ce que nous avons perdu ? Qui nous rendra ces joies ensevelies dans le tombeau ? Il n'est plus sur la terre, celui qui pendant les jours de sa vie mortelle allait de lieu en lieu semant les miracles sur ses pas ; celui dont la parole souveraine rendait un fils à la veuve de Naïn, et un frère aux deux sœurs de Béthanie. Il est remonté au ciel auprès de son Père, et il n'en redescendra qu'au

dernier jour pour ranimer la cendre de nos bien-aimés ; « jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de temps ils ne se relèveront plus, et nul ne les peut réveiller de leur sommeil ! »

Il est pourtant vrai, ô mes frères et mes sœurs en affliction, que nous pouvons, dans un certain sens, racheter le temps même à l'égard de la mort, et réparer même ces pertes irréparables.

En effet, si nous ne pouvons pas retrouver les joies temporelles que nous avons perdues, nous pouvons acquérir à la place de ces joies, et par leur perte même, des biens spirituels qui sont mille fois plus précieux. Si douloureux que soit le sacrifice qui nous est demandé, ce n'est pas trop d'un tel prix pour payer les trésors célestes que le Seigneur nous offre en échange, la repentance et la sanctification.

De toutes les prédications de repentance, de toutes les exhortations à la haine du péché, la plus puissante est la mort de ceux que nous aimons. C'est par le péché que la mort est entrée dans le monde ; c'est dans le péché qu'il faut chercher la cause première de toutes ces douloureuses dispensations. C'est le péché qui sépare violemment le fils d'avec son père, le frère d'avec sa sœur, la femme d'avec son mari, la mère d'avec son enfant. C'est le péché qui fait peser sur le monde cette loi si cruelle et si injuste en apparence, en vertu de laquelle un pauvre petit enfant, encore incapable de discerner le bien du mal, est

soumis aux angoisses de la maladie et de la mort. Sur des traits pâlis et glacés par la mort nous lisons écrite, en caractères émouvants et terribles, la malédiction du péché. Comment donc ne hairions-nous pas le péché : le péché qui a introduit le désordre et la souffrance dans l'œuvre d'un Dieu sage et bon ; le péché qui nous arrache violemment ce que nos yeux voient avec le plus de plaisir ; le péché qui a fait mourir notre mère et torturé notre enfant ? Ah ! quand vous seriez tentés de vous laisser entraîner à la séduction du péché, rappelez-vous seulement un enfant innocent se débattant dans les convulsions de la mort, et vous repousserez avec horreur ce monstre sorti de l'enfer pour apporter sur la terre de telles douleurs !

La mort de nos bien-aimés nous prêche aussi le zèle pour le service de Dieu, et la nécessité de la sanctification. « Sans la sanctification personne ne verra le Seigneur ; » le seul moyen d'aller rejoindre nos parents ou nos enfants morts dans la foi, c'est de marcher sur leurs traces, c'est d'imiter leur foi et leur dévouement au service de Dieu. Leur départ nous crie d'ailleurs que « le temps est court, » qu'il n'y a « que douze heures au jour, » que « la nuit vient dans laquelle personne ne peut plus travailler, » et qu'il faut profiter de ce jour si rapide pour accomplir l'œuvre qui nous a été donnée à faire. Il nous crie que Dieu veut occuper la première place dans notre cœur ; qu'il ne faut rien aimer qu'en lui et qu'après

lui ; que ce Dieu jaloux brisera toutes les idoles qui prétendraient rivaliser avec lui dans nos affections , et qu'il faut nous donner à lui tout entiers , sans réserve et sans partage. Il nous crie que la communion du Seigneur est la seule source féconde et intarissable de la vraie joie ; que l'affection des créatures n'est jamais qu'une partie secondaire de notre bonheur ; et que dans le ciel même , où les affections sont éternelles , c'est l'amour de Dieu qui fera notre première félicité. — N'y a-t-il pas là des leçons bien salutaires , et que nous ne pouvions trop payer ? et ces fruits précieux de nos épreuves ne sont-ils pas comme une compensation du bonheur perdu ?

Mais il y a plus. Nous pouvons jusqu'à un certain point retrouver ce bonheur perdu , et ramener dans notre vie ceux que nous avons aimés , si du moins ils sont morts dans la foi. Il ne faut pour cela que les aller chercher par la foi dans ce ciel où le Seigneur les a rappelés. Nos relations avec eux auront changé de nature , sans doute ; elles auront pris un caractère moins sensible , plus idéal ; mais elles peuvent pourtant se renouer dans une certaine mesure par le lien mystérieux de la foi. C'est dans ce sens qu'une mère chrétienne à qui l'on demandait le nombre de ses enfants répondit : « Dieu m'en a donné cinq : j'en ai trois sur la terre , et deux dans le ciel. » Aussi la mort des objets de nos affections est-elle le plus puissant de tous les attraites pour nous faire vivre par la

pensée et par le cœur dans les lieux célestes, comme nous y exhorte la parole de Dieu. Lorsque tout est joie et bonheur dans nos affections; lorsque nul de ces liens du cœur, si forts et si doux tout ensemble, n'est brisé sur la terre, combien facilement alors il nous arrive de nous en contenter et d'oublier le ciel, disant intérieurement comme saint Pierre : « il est bon pour nous d'être ici; faisons-y des tentes » pour nous et ceux que nous aimons ! Laissons donc notre père céleste nous démontrer, par une dispensation douloureuse mais salutaire, que ce n'est pas ici le lieu du repos, et que c'est pour l'éternité que nous devons aimer. Ah ! quand Dieu a pris à lui un de ces êtres dont la vie était une partie de la nôtre, et dont le départ nous laisse dans le cœur un deuil intérieur que nous porterons jusqu'à la mort, il devient facile alors de penser au ciel, et de s'affectionner aux choses qui sont en haut ! Alors, tout en nous occupant des choses de cette vie et y remplissant notre tâche, nous gardons la meilleure moitié de nos pensées et de notre cœur pour cette vie éternelle, où nos bien-aimés nous ont précédés. Alors nous devenons véritablement étrangers et voyageurs sur la terre; et notre âme, semblable à l'oiseau posé pour un instant sur une branche trop faible, qui la sent fléchir sous son poids et qui chante pourtant sans inquiétude parce qu'il sait qu'il a des ailes, — notre âme, soutenue sur les ailes de la foi au milieu des douleurs et des obscurités de

la vie présente, attend de jour en jour le moment de s'envoler vers le séjour des réunions éternelles. Félicités du ciel, arbre de vie du paradis, sources d'eau vive qui arrosez la cité céleste, festin des noces de l'agneau, héritage incorruptible, palmes et couronnes de gloire, cantiques éternels des élus, larmes à jamais essuyées, joies ineffables du monde à venir, vous avez pris à nos yeux une réalité toute nouvelle, depuis que vous êtes devenus le partage de ceux que nous aimions sur la terre ! Ah ! nous ne craignons plus, parents, amis, enfants qui nous avez devancés dans la vie éternelle en mourant dans la foi, nous ne craignons plus de rappeler votre souvenir, puisque ce souvenir triste et doux nous élève dans le ciel et nous transporte au paradis ! Dans ces jours de fête, qui sont pour beaucoup des jours de deuil en leur rappelant des joies qui ne sont plus, nous irons visiter le champ de repos où dort votre dépouille mortelle ; nous irons prier sur la pierre qui la recouvre, y méditer les promesses de la vie éternelle, et contempler par la foi cette résurrection bienheureuse qui doit réunir à jamais les enfants de Dieu !

Il approche, mes frères, le jour des réunions éternelles ! Le temps de l'épreuve et du combat aura bientôt fini son cours : « encore un peu de temps, » nous dit le Seigneur, « et celui qui doit venir viendra. » Si le temps est court pour la souffrance et pour le

deuil, il est court aussi, prenons-y garde, pour accomplir la tâche que Dieu nous assigne, et dont je viens de parcourir avec vous les principaux traits. Donnez-vous par la pensée la plus longue vie qu'il vous soit humainement possible d'espérer : qu'est-ce que dix, vingt, trente, quarante années pour achever l'œuvre de votre sanctification, pour détruire en vous toutes les convoitises du péché, et pour vous préparer au séjour de cette cité céleste, où rien de souillé n'entrera ? Mais vous ne les avez pas devant vous ces quarante ans, ces trente ans, ces vingt ans, ces dix ans ; vous n'avez pas devant vous une seule année sur laquelle vous puissiez compter. Cette année nouvelle qui va commencer pour vous dans quelques heures, vous n'êtes pas assurés d'en voir la fin, — que dis-je ? vous êtes sûrs que vous ne verrez pas tous la fin de cette nouvelle année, et qu'au bout de douze nouveaux mois écoulés, il y aura dans cette assemblée des places vides. Nul de nous ne peut prévoir lesquels seront rappelés ; mais chacun doit se dire : ce sera moi peut-être ! Hâtez-vous donc de mettre à profit ce temps si court et si incertain qui vous sera donné encore, et de le racheter pour votre salut. Vous ne pouvez pas ressaisir le temps déjà écoulé ; nulle puissance de la terre ni du ciel ne pourrait ramener une seule de ces heures qui sont tombées l'une après l'autre dans le gouffre de l'éternité, et dont un grand nombre peut-être ont été employées d'une

•

manière que vous regrettez aujourd'hui. Mais si vous ne pouvez pas reprendre le passé, vous pouvez le racheter au moyen de l'avenir ; vous pouvez employer cet avenir, quelle qu'en doive être la durée, et dût-il n'être que de quelques jours, de telle manière que tout votre passé, et vos fautes mêmes, tournent au profit de votre âme, en vous conduisant à la repentance, et par la repentance à la sanctification. « Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu ; » « toutes choses appartiennent à ceux qui appartiennent à Christ : » ce sont deux déclarations du Saint-Esprit <sup>1</sup>. Mais pour pouvoir vous appliquer cette magnifique promesse, il faut aimer Dieu véritablement, il faut vraiment appartenir à Christ : il faut ne plus vous séduire vous-mêmes, il faut renoncer à tout pour vous donner au Seigneur sans réserve et sans partage. Ce sacrifice de vous-mêmes vous semblerait-il trop difficile aujourd'hui ? ne sentez-vous pas le besoin, dans ces jours mauvais où nous vivons, de placer votre trésor en dehors de ce monde, et votre cœur dans le ciel ? Ah ! laissez, laissez les choses qui sont derrière vous, pour aspirer à celles qui sont devant vous ! laissez ce passé si triste, et peut-être si humiliant, pour marcher vers cet avenir bienheureux et saint auquel Dieu vous appelle par Jésus-Christ ! laissez descendre au tombeau cette année

<sup>1</sup> Rom., VIII, 28. 4 Cor., III, 22.

dont tant de jours ont été mauvais, pour commencer dans l'amour du Seigneur une année nouvelle qui sera toujours bonne, quels qu'en puissent être les évènements, si elle est consacrée au service de Dieu, si elle est employée à la sanctification, à la vigilance, à la prière, à la préparation pour la venue de Christ! « Certainement je viens bientôt, » dit le Seigneur. Heureux le serviteur ou la servante fidèle qui veille dans l'attente de cette venue, et qui peut répondre avec le disciple que Jésus aimait : « oui, Seigneur Jésus, viens ! » Amen.

31 décembre 1848 et 1854.

FIN.